

mieux mieux, car elle gardait toujours pour eux quelques sucreries en réserve dans les vastes poches de son tablier de laine grise.

Durant de nombreuses années, la buandière fut ainsi la providence de son quartier. Cependant la vieillesse arriva avec tout son cortège d'infirmités. La paralysie vint rendre tout travail impossible à la mère Jeanne. De plus, la pioche des démolisseurs renversa la maison de la buandière, qui dut chercher dans la ville haute un modeste réduit. Là dans une rue où elle était à peine connue, elle endura toutes sortes de souffrances ; mais la plus pénible fut, sans contredit, de ne pouvoir plus continuer le bien qu'elle avait fait toute sa vie.

A peu près abandonnée de tous, elle vécut, pendant plusieurs années, aux dépens de quelques centaines de francs, reçus de la ville lors de l'expropriation de sa maison. Bientôt, il lui fut impossible de descendre de sa mansarde pour se rendre à la cathédrale, où elle aimait tant à prier la sainte Vierge en assistant aux offices. Il fallut songer à la faire admettre à l'hôpital. Une charitable voisine fit les démarches nécessaires et la mère Jeanne sortit pour la dernière fois de son humble réduit.

## II

Cependant, peu de temps après son entrée à l'hospice, la vieille buandière sentant sa fin venir à grands pas, demanda à voir une de ses anciennes voisines : la grand'mère d'un jeune homme qu'elle avait distingué tout enfant. Ce jeune homme était alors au Séminaire du Mans ; dans quelques semaines il devait être admis au sacerdoce.

La grand'mère fort intriguée se rendit à l'hôpital. La mère Jeanne lui fit signe de s'approcher et, à voix basse, elle lui dit :

—Je vais bientôt mourir. Je vous ai demandée pour vous remettre ce petit paquet.

—Fort bien, mère Jeanne ; mais que contient-il et que voulez-vous en faire ?

—Ce petit paquet contient trois cents francs en or, c'est tout ce qui me reste au monde ; vous le donnerez de ma part à votre petit-fils. Bientôt il sera prêtre, je veux qu'avec cet argent il achète un calice.

—Mais qui donc a pu vous inspirer cette pensée ?

—Voici : votre fils m'a procuré une des dernières joies de ma vie, c'est pour cela que je lui donne ce souvenir. Lorsque, me traînant à peine, je suis allée à la cathédrale quelques jours avant d'entrer à l'hospice, j'ai été obligée de m'arrêter sur les marches du grand escalier de la nef, tout le monde passait indifférent auprès de moi. Votre petit-fils sortit de la cathédrale avec les autres séminaristes. Il me reconnut, vint à moi et me dit aimablement : " Bonjour, mère